

Regards croisés sur la Seconde Guerre mondiale dans la littérature algérienne d'expression française

SALAH ARRAR

ÉCOLE NORMALE SUPERIEURE DE SETIF

Résumé

Les rapports entre les événements de la Seconde Guerre mondiale et la littérature algérienne d'expression française se révèlent perceptibles à travers une lecture anthropologique des œuvres de Kateb Yacine, Mohamed Dib et Yasmina Khadra dont les écrits fonctionnent comme des archives et des témoignages authentiques d'une fiction profondément ancrée dans un contexte historico-culturel propre à l'Algérie. Les résultats de l'étude qualitative menée mettent en exergue des interactions multiples et complexes entre l'écrivain, la mémoire collective de sa communauté et l'histoire mondiale marquée par des conflits militaires, des tensions identitaires et des dynamiques révolutionnaires.

Mots-clés : histoire, Seconde Guerre mondiale, littérature algérienne, anthropologie

Abstract

The relationship between the events of the Second World War and Algerian literature written in French becomes apparent through an anthropological reading of the works of Kateb Yacine, Mohamed Dib, and Yasmina Khadra. Their writings function as national archives and authentic testimonies of a fiction deeply rooted in a historical and cultural context specific to Algeria. The findings of the qualitative study highlight the multiple and complex interactions between the writer, the collective memory of their community, and world history marked by military conflicts, identity tensions, and revolutionary dynamics.

Keywords: history, Second World War, Algerian literature, anthropology

Introduction

Une (ré)interrogation des rapports entre l'œuvre et l'Histoire à travers le prisme des textes de la littérature algérienne d'expression française s'avère une voie fructueuse afin d'éclairer la manière dont l'écrivain investit la mémoire historique. Dans cette perspective, il importe de souligner que la fin de la Seconde Guerre mondiale marque un tournant décisif pour le mouvement nationaliste algérien, manifesté par la recomposition radicale des tendances politiques et des regards de la population à l'égard du colonialisme français. Ce contexte a fortement impacté les productions littéraires de l'époque et a permis l'émergence de textes engagés publiés par des auteurs tels que Kateb Yacine, Mohamed Dib et Yasmina Khadra qui ont fait entendre la voix de leur peuple par le biais de leur plume comme le souligne Lacheref dans ces propos :

« Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, va se passer un phénomène d'une certaine importance : l'apparition de romanciers algériens d'expression française. Ce sera le fait d'Algériens qui avaient été éveillés à un certain nombre de valeurs, moins à cause de l'enseignement français qu'ils avaient reçu que par les bouleversements inhérents à cette guerre, à la formation idéologique de quelques-uns, à la participation de quelques autres aux événements sanglants de mai 1945, comme Kateb Yacine »¹.

Dans ce qui précède, nous formulons notre problématique de recherche en ces termes : quelles sont les représentations associées à la Seconde Guerre mondiale dans les textes littéraires algériens d'expression française ? Et dans quelle mesure une lecture anthropologique de ces textes permet-elle la mise en évidence de la lutte de l'écrivain pour le recouvrement de la souveraineté nationale ?

En vue d'apporter des éléments de réponse à cette interrogation, la présente réflexion mobilise un cadre méthodologique axé sur une lecture anthropologique d'un corpus représentatif d'œuvres algériennes d'expression française. L'analyse qui en découle mettra en lumière les représentations de la Seconde Guerre mondiale et leur portée dans la lutte pour la souveraineté nationale.

1. Approche méthodologique

Dans cette étude, nous nous appuyons sur un cadre méthodologique articulé autour de deux modalités intrinsèquement liées : la première consiste en une analyse littéraire qualitative d'un corpus constitué d'un ensemble d'œuvres abordant les effets de la Seconde Guerre mondiale sur le mouvement nationaliste algérien. Nous cherchons par là à identifier les thématiques récurrentes, les représentations symboliques et les discours implicites sur l'identité et la souveraineté en mettant l'accent sur les manières à travers lesquelles les écrivains expriment, par le biais de leurs textes, des défis et des tensions qui ont marqué l'évolution du paysage politique, culturel et social de l'Algérie.

La seconde modalité relève d'une lecture anthropologique visant à étudier les interactions entre l'œuvre et son contexte sociopolitique, en mettant la lumière sur les représentations culturelles, les dynamiques identitaires et les formes de résistance émergées à la lecture des productions littéraires analysées. Cette approche permet d'explorer comment les écrivains traduisent les aspirations nationales et les traumatismes collectifs à travers une écriture originale, singulière et engagée.

Dans cet ordre d'idées, Gerfaud et Tourrel soulignent avec pertinence que « l'œuvre littéraire reconnue comme fait anthropologique complexe ne peut être saisie comme telle qu'à travers une démarche elle-même complexe, celle de la lecture anthropologique »². Celle-ci envisage le texte comme un signe pluriel qu'il faut appréhender comme objet linguistique, culturel et social, porteur des empreintes d'un contexte social.

La lecture anthropologique relève donc d'un processus complexe qui dépasse la juxtaposition des approches et suppose une analyse fine de l'objet textuel perçu comme un univers d'interactions entre l'imaginaire individuel et la réalité historique.

¹ M. Lacheraf, *Écrits didactiques sur la culture, l'histoire et la société*, Alger, ENAP, 1988, p. 119.

² J.-P. Gerfaud – J.-P. Tourrel, *La littérature au pluriel. Enjeux et méthodes d'une lecture anthropologique*, Bruxelles, De Boeck Supérieur, 2004, p. 15.

Le croisement de ces deux perspectives littéraire et anthropologique offre une compréhension approfondie des œuvres littéraires en révélant leur fonction historique dans la mesure où elles fonctionnent comme des archives socioculturelles d'une nation. Cette double vision nous semble particulièrement féconde, puisqu'elle contribue à comprendre les modalités par lesquelles la littérature concourt à sauvegarder la mémoire collective et les valeurs historiques d'un pays en misant sur le pouvoir des mots et de la langue poétique.

2. Focus sur le corpus littéraire analysé

Notre analyse porte, dans un premier temps sur la trilogie de Mohamed Dib, considérée comme une œuvre fondatrice de la littérature algérienne d'expression française. Elle se compose de trois romans : *La grande maison*, *L'incendie* et *Le métier à tisser* publiés respectivement en 1952, 1954 et 1957. Sous le regard innocent du jeune Omar, l'auteur explore une infinité d'aspects liés à l'Algérie coloniale, secouée par des tensions internes et écrasée par des difficultés qui frappent tous azimuts.

Dans le premier tome, le lecteur est plongé dans un univers naturaliste, celui d'un enfant vivant avec sa mère Aïni et ses sœurs en l'absence du père décédé : les faits racontés remontent à 1939, au début de la Deuxième Guerre mondiale, et se déroulent majoritairement à Dar Sbitar, une maison collective abritant plusieurs familles partageant cour, cuisine et sanitaires, ou à l'école fréquentée par les enfants du quartier. Dans un contexte dominé par la précarité, la pauvreté et la faim extrême, le romancier dresse le portrait d'un homme respecté, Hamid Seradj, intellectuel très admiré par Omar en raison de ses idées indépendantistes et révolutionnaires.

Dans le deuxième volume, Omar devient adolescent et côtoie les fellahs de Bni Boublen, un village rural rythmé par les saisons. Le vieux Comandar, figure paysanne emblématique, lui apprend des réalités et des histoires inhérentes au monde rural et aux mœurs des paysans. L'évènement central tourne autour de la grève nationale lancée pour réclamer l'augmentation des salaires et l'amélioration des conditions professionnelles. Mais cette mobilisation est vite mise à l'épreuve suite à un incendie qui ravage les champs, détruit les récoltes et prive ainsi les fellahs de leur unique source de subsistance. Acculés par la famine, les villageois quittent leur demeure et rejoignent les villes afin d'y trouver du travail. Hélas, là encore, l'errance et la mendicité les attendent. En assistant à ces tragédies, le jeune Omar mûrit davantage et commence à saisir la réalité de ses concitoyens : la misère dans laquelle s'enfoncent toute une société n'est pas le fruit du hasard, mais bien la conséquence d'un système colonial inhumain, injuste et répressif.

La dernière partie de la trilogie intitulée *Le métier à tisser* suit l'évolution d'Omar devenu adolescent. Pour aider sa mère, il quitte l'école et intègre un atelier de tisserands avec qui il partage un cadre de travail éprouvant. À leur contact, il découvre un milieu caractérisé par une détresse profonde due au dur labeur, à l'épuisement et à la faim. En prêtant oreille aux discussions tenues à longueur de journées, il comprend l'ampleur des injustices sociales. Par ailleurs, il fait aussi la rencontre de plusieurs militants nationalistes qui l'initient aux enjeux politiques et subversifs du pays. À la fin du récit, il prend conscience de sa condition et tente de retrouver sa place dans cette société en proie à la répression coloniale.

Outre la trilogie dibienne, nous analysons le roman *Ce que le jour doit à la nuit* de Yasmina Khadra, qui couvre une période étendue de l'histoire de l'Algérie coloniale, allant de 1930 jusqu'à 1962. L'action narrative se focalise sur le destin du jeune Younes baptisé

Jonas par son oncle, qui l'accueille après l'incident tragique de l'incendie du champ familial. Il intègre aisément la communauté des colons grâce à son physique charmant et à ses yeux bleus. En grandissant, il vit une histoire d'amour impossible, sur fond de guerre, avec une fille de pied noir appelée Émilie. Au déclenchement de la révolution algérienne, leur union est mise à l'épreuve puisqu'il se trouve tiraillé entre les liens amicaux qu'il a contractés avec ses amis français et le devoir d'attachement à ses origines.

Enfin, nous nous penchons sur deux textes de Kateb Yacine. Le premier est son roman phare *Nedjma* publié en 1954. L'œuvre se distingue par sa structure fragmentaire et s'ancre dans une période historique de l'Algérie coloniale. L'intrigue tourne autour de quatre amis appelés respectivement Lakhdar, Mourad, Rachid et Mustapha tombés tous amoureux de Nedjma, une femme qui symbolise à la fois l'être aimé et la partie conquise. Il est intéressant de faire remarquer que ce roman « marque un tournant dans la littérature maghrébine. À la poursuite de l'étoile (*nedjma*), l'auteur écrit une autobiographie au pluriel, qui peut être lue comme celle de son pays à la veille de la lutte pour l'indépendance »³.

Le second texte s'intitule *Le cadavre encerclé*, il s'agit d'une pièce de théâtre poétique et moderne publiée en 1954. En mêlant le réel au symbolique, elle rend hommage aux martyrs tombés au champ d'honneur le 8 mai 1945, suite aux répressions coloniales exercées par les policiers sur les manifestants. Kateb y met en scène le personnage de Lakhdar, militant anticolonialiste très engagé politiquement, afin d'évoquer le combat libérateur du peuple pour la souveraineté et la dignité. Nedjma, sa bien-aimée, pleure sa mort et incarne une blessure collective d'une nation meurtrie.

Dans l'ensemble des œuvres présentées, nous procédons au repérage de tous les aspects liés à la Seconde Guerre mondiale, tels qu'ils se manifestent explicitement à travers les faits narrés ou décrits par les trois écrivains.

3. La Seconde Guerre mondiale au prisme des œuvres littéraires : manifestations et enjeux mémoriels

3.1 *L'ancrage de la fiction littéraire dans la réalité historique*

Les faits relatés s'entremêlent avec la réalité et s'ancrent d'ores et déjà dans un contexte réaliste identifiable à travers l'évocation de certaines personnalités historiques dont le rôle a été déterminant. À titre indicatif, il est possible de citer cet extrait où le nom d'Hitler est mentionné en sa qualité d'homme puissant partant à la conquête du monde : « On leur avait bien dit que la guerre allait éclater. Celui qui déchaînerait cette guerre, disait-on, était un homme puissant. L'homme qui portait le nom d'Hitler était tellement fort que nul n'aurait osé se mesurer avec lui »⁴.

Dans cette citation, le réel se donne à voir par le biais d'une construction imaginaire et populaire traversée par des croyances, des rumeurs et des craintes à l'égard d'un avenir incertain menacé par le déclenchement d'une guerre dévastatrice incarnée par la figure hitlérienne maléfique.

En dépit de son éloignement géographique de l'Europe, l'Algérie coloniale n'échappe pas aux retombées d'un conflit mondial dont les conséquences s'annoncent profondes et durables. En effet, la peur ressentie par les citoyens s'est révélée fondée, puisqu'elle s'est

³ P. Mougin, *Dictionnaire de la littérature française et francophone*, Paris, Larousse, 2012, p. 290.

⁴ M. Dib, *La grande maison*, Paris, Éditions du Seuil, 1952, p. 125.

concrétisée par l'enrôlement forcé des jeunes envoyés au front pour défendre la France. L'échange entre Kader et sa femme exprime de manière ironique une amère incompréhension vis-à-vis de cette mobilisation imposée:

« C'est la guerre ça, Kader, fils dénaturé de ta mère, comment vas-tu faire ?
Hé, je ferai comme tout le monde, on ira au front.
Tu sais au moins tenir un fusil ? Comment feras-tu quand on donnera un fusil ?
Tu viendras me montrer »⁵.

L'ancrage de la fiction dans le réel se confirme au fil des pages du roman, notamment en mentionnant les accords de Munich de 1938 rapportés par Omar qui assiste à cette conversation tenue par deux colons :

« Deux Français parlaient à côté d'Omar.
Ils nous ont eus maintenant, les cochons, avec leur guerre.
Je disais bien qu'ils ne faisaient que mentir quand ils juraient qu'il n'y aurait pas de guerre. On nous avait bien dit qu'ils s'étaient mis d'accord à Munich.
Il va falloir se démerder. Leur guerre on l'a sur le dos maintenant »⁶.

Le dialogue fait état d'une prise de conscience politique en émergence : les deux colons critiquent ouvertement les décisions diplomatiques de leur pays et expriment clairement leur désillusion à l'égard des promesses de paix bafouées.

Les péripéties narrées par Khadra sont aussi teintées d'une dimension historico-réaliste traduite par l'évocation de quelques événements historiques véridiques jalonnant le roman. À titre d'exemple, nous citons l'opération Catapult survenue à Mers el-Kébir, près d'Oran. En juillet 1940, la Royal Navy britannique a bombardé la flotte française stationnée au port afin d'éviter qu'elle tombe dans les mains des nazis. Ce fait est restitué avec une description de l'effroi et du traumatisme collectif ressenti par les Oranais :

« Notre premier été à Rio Salado débuta mal. Le 3 juillet 1940, le pays fut ébranlé par l'opération Catapult qui vit l'escadre britannique « Force H » bombarder les vaisseaux de guerre français amarrés en rade à la base navale de Mers el-Kébir »⁷.

Enraciner la fiction dans des événements concrets donne une valeur documentaire aux récits et permet au lecteur de se renseigner tout en s'évadant dans les profondeurs d'une histoire a priori romanesque. À ce sujet, Dantec affirme que : « le réel ment. La fiction reste le seul moyen de le subvertir et de le faire avouer »⁸. Ces propos indiquent que la fiction peut parfois révéler ce que certains discours tendent à occulter.

⁵ Dib, *La grande maison*, op. cit., p. 131.

⁶ *Ibid.*, p. 131.

⁷ Y. Khadra, *Ce que le jour doit à la nuit*, Paris, Julliard, 2008, p. 165.

⁸ M. Dantec, « Le goût du réel contre l'hyper-réalité de la postmodernité », in F. Evrard (éd.), *Lire le roman policier*, Paris, Dunod, 1996, p. 109.

3.2 Dénonciation de l'enrôlement forcé

Dans le deuxième tome de la trilogie, *L'incendie*, il semble que l'enrôlement tant redouté devienne de plus en plus une réalité qui frappe brutalement les foyers algériens. Face à cette intrusion violente, deux attitudes contradictoires se manifestent : d'une part, la résignation fataliste défendue par Kara, et de l'autre, le refus indigné représenté par Mama, sa femme, qui se révolte face à une autorité inhumaine et injuste :

« Les deux fils ben Youb partirent. Djilali, l'aîné, fut mobilisé en même temps que le cadet.

La guerre ! Qu'est-ce que ça nous fait ? Ça éclate dans des pays lointains ! En France. Et va savoir où encore...

C'en est une comme les autres, dit Kara à sa femme. Il y a des guerres depuis que le monde est monde. Et il y en aura tant qu'il restera des hommes sur la face de la terre.

Dieu n'a pas dit : tuez-vous les uns les autres ! »⁹

En intégrant la guerre dans une vision cyclique de l'histoire, Kara associe les violences à la condition humaine pour justifier des atrocités pourtant condamnables. Ce fatalisme s'oppose aux attitudes contestataires et dénonciatrices de Mama qui partage la même posture de rejet catégorique que la femme de Djilali qui revêt le deuil avant même le départ de son mari :

« Le jour où Djilali ben Youb reçut sa feuille de route, son épouse revêtit le deuil. Comme elle, sa mère se couvrit d'une robe marron : deux hommes qu'on lui enlevait d'un coup ! Le même destin frappa aussi à la porte des M'hamed »¹⁰.

Cependant, ce rejet, aussi légitime que douloureux, s'atténue au fil des jours. L'évolution des faits est marquée par une accoutumance progressive à ce phénomène d'enrôlement forcé chez la majorité des habitants de Dar Sbitar, qui après leurs réactions d'indignation, d'incompréhension ou désespoir, semblent sombrer progressivement dans une acceptation passive. Dib décrit en ces termes cette bascule vers l'habitude et l'indifférence :

« Peu à peu, les habitants de Dar Sbitar s'accoutumèrent à l'état de guerre ; le temps avait fui et rien ne vint de ce qu'ils redoutaient, des hommes qui leur étaient proches partaient pour se battre quelque part en pays lointain, et y laissaient leur vie parfois »¹¹.

Le passage illustre parfaitement la métamorphose collective opérée dans l'esprit collectif des Algériens qui envisagent désormais la guerre comme un destin inéluctable qui s'abat sur eux.

3.3 Guerre et quotidien

Sous le poids d'une guerre enlisée dans la durée, le quotidien de l'Algérien s'enfonce dans une misère sans précédent, aggravée par l'arrivée de l'hiver connu pour ses jours froids et

⁹ M. Dib, *L'incendie*, Paris, Éditions du Seuil, 1954, p. 222.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*, p. 262.

ses nuits glaciales. Dans cette atmosphère de souffrance et d'endurance, des figures fantomatiques envahissent les rues des villes à la quête d'un abri décent, témoignant ainsi de la dégradation affreuse des conditions lamentables de vie ; cette scène est récurrente dans *Le métier à tisser* où Dib peint des images particulièrement bouleversantes :

« C'était le troisième hiver qui suivait la déclaration de la guerre. Une attente de jours meilleurs et plus justes berça les Tlemcéniens. Ce fut alors qu'on se heurta à ces silhouettes qui avaient l'air de fantômes grotesques. [...] La plupart d'entre eux étaient valides. Mais, misérables épaves, ils demeuraient insensibles aux mauvais regards dont se chargeaient les yeux des habitants à leur intention »¹².

Cet extrait saisissant démontre les effets désastreux de la guerre qui affame les corps, brutalise les esprits et les plonge dans une forme d'attente vaine de jours meilleurs. L'image du ravitaillement de charbon n'est qu'une autre facette de cette misère accablante qu'il faut supporter pour survivre malgré la détresse et l'épuisement.

« Au plus fort de la nuit, ils s'étaient rendus, lui et sa mère, au ravitaillement de charbon, et avaient trouvé une foule qui faisait déjà la queue. Ils n'étaient pas partis assez tôt, minuit avait sonné, ils avaient alors pris place le long des entrepôts qui ravitaillaient les indigènes, et commencé l'attente »¹³.

Se rendre au cœur de la nuit aux entrepôts symbolise la précarité extrême dans laquelle sont plongées des familles indigènes privées de nourriture, de feux et même de dignité.

3.4 *Entre espoir et désespoir en temps de guerre*

En dépit de toutes les atrocités et de la misère ambiante, une lueur d'espoir se profile à l'horizon à la suite d'un événement géopolitique majeur : l'attaque de l'Union soviétique par l'Allemagne nazie en 1941. Hitler doit alors se confronter à un ennemi puissant, déterminé et lourdement armé, ce qui accélère sa défaite tant souhaitée par les personnages du roman, qui y voient un éventuel retournement du cours de l'histoire. Dans cette optique, nous relevons ce discours du gargotier traduisant cette espérance populaire :

« Les jours s'allongent, dit le gargotier. Il réfléchit, puis il ajouta : Hitler a trouvé à qui parler à l'Est. Il se tut, mais, comme s'il n'avait pas exprimé toute sa pensée. Il reprit : le Russe lui fera mordre la poussière, c'est certain »¹⁴.

Ces paroles montrent que le peuple algérien, sous le joug colonial, suit l'évolution du conflit mondial bien qu'éloigné du front et associe la défaite allemande à une libération et à une fin des affrontements violents. Cet espoir renaît également lors de la rencontre, à la fin du roman, d'Omar avec les soldats américains : témoin de leur humanité, il lance ce cri : « LES A-MÉ-RI-CAINS ! Le cœur d'Omar sauta dans sa poitrine sous l'effet d'une joie

¹² M. Dib, *Le métier à tisser*, Paris, Éditions du Seuil, 1957, p. 306.

¹³ *Ibid.*, p. 320.

¹⁴ *Ibid.*, p. 365-366.

insensée. Un impossible espoir l'étreignit, sa gorge se contracta et il crut qu'il allait pleurer »¹⁵.

En revanche, le débarquement des Alliés sur le sol algérien est présenté dans *Ce que le jour doit à la nuit* comme un épisode plutôt tragique pour la population locale qui ne réagit pas avec le même enthousiasme exprimé par Omar : elle y voit plutôt une intrusion étrangère et une menace brutale :

« À Rio Salado, la nouvelle du débarquement avait été accueillie comme la grêle sur le cépage. Tous les hommes du village s'étaient donné rendez-vous sur le parvis de la mairie. L'incrédulité et la colère se lisaient sur les visages. Les plus affolés s'étaient assis à même le trottoir et se tapaient dans les mains en signe de désespoir »¹⁶.

Les deux visions contrastées autour du même événement démontrent la complexité des perceptions populaires à l'égard de la guerre. Les représentations ambivalentes traduisent l'espoir d'un changement salvateur et la peur d'un chaos généralisé.

3.5 *Fin de la guerre et début du cauchemar*

Les textes de Yasmina Khadra et de Kateb Yacine font référence au 8 mai 1945, célébré en Europe occidentale comme la fin des hostilités de la Seconde Guerre mondiale. Toutefois, ce jour-là, l'Algérie devient le théâtre d'une oppression aveugle et d'exécutions sommaires, révélant une dissonance historique saisissante. À ce propos, Khadra met en scène ce contraste tragique :

« Et arriva le 8 mai 1945. Alors que la planète fêtait la fin du cauchemar, en Algérie un autre cauchemar se déclara, aussi foudroyant qu'une pandémie, aussi monstrueux que l'apocalypse. Les liesses populaires virèrent à la tragédie. Tout près de Rio Salado, à Ain Témouchent, les marches pour l'indépendance de l'Algérie furent réprimées par la police. À Mostaganem, les émeutes s'étendirent aux douars limitrophes. Mais l'horreur atteignit son paroxysme dans les Aurès et dans le Nord-constantinois où des milliers de musulmans furent massacrés par les services d'ordre renforcés par des colons reconvertis en miliciens »¹⁷.

Pour sa part, Kateb Yacine dépeint, dans *Le cadavre encerclé*, la violence systématique exercée par les policiers français à l'égard des manifestants pacifiques :

« Les soldats sont arrivés. Ils ont tiré par rafales, et je me suis retrouvé à terre, avec un goût ancien dans la bouche, assourdi, insensible, mais les yeux encore entrouverts. Puis la foule s'est mise à danser et je n'ai pas râlé, ou du moins je n'ai pas entendu mes râles, pas plus que ceux des autres blessés, car il y avait du plomb dans mon corps et du bruit dans la ville »¹⁸.

¹⁵ *Ibid.*, p. 426.

¹⁶ Y. Khadra, *Ce que le jour doit à la nuit*, *op. cit.*, p. 183.

¹⁷ *Ibid.*, p. 229-230.

¹⁸ Y. Kateb, *Le cadavre encerclé*, Alger, ENAL, 1984, p. 32.

De manière convergente, l'œuvre de *Nedjma* met la lumière sur l'ampleur des répressions à travers une évocation apocalyptique :

« Il ne reste plus que trois étudiants autour de Mustapha... les derniers groupes cèdent la place aux nids de mitrailleurs ; l'armée barre l'avenue centrale, tirant sur les haillons ; la police et les colons opèrent dans les quartiers populaires ; il ne reste plus une porte ouverte. Dix heures. Tout s'est passé en quelques minutes... Couvre-feu. Cris de cigales et de policiers, escortant les suspects à coups de pieds. Les corps sont exposés au soleil »¹⁹.

Conséquemment à ces massacres, cet événement sanglant a constitué un tournant décisif dans la trajectoire de la lutte pour l'indépendance et un catalyseur d'une prise de conscience politique brisant ainsi toute illusion d'une reconnaissance ou d'une libération promises par la France. Ce désenchantement est mis en évidence par cet extrait tiré de *Nedjma* : « Assez de promesses. 1870. 1918. 1945. Aujourd'hui le 8 mai, est vraiment la victoire ? »²⁰.

Les passages relevés des trois œuvres cristallisent le double visage du colonialisme et dénoncent un paradoxe historique : tandis que l'Europe entière s'abandonne à la liesse et aux festivités, l'Algérie sombre dans un cauchemar insoutenable.

Le croisement des regards des trois écrivains offre des lectures riches, fécondes et complémentaires de l'histoire de l'Algérie durant la Seconde Guerre mondiale. Ainsi, la trilogie de Dib dresse un tableau panoramique et saisissant d'une société colonisée et prise dans les rets d'une guerre qui, bien que distante, s'impose comme une fatalité absurde. Toutefois, elle est aussi génératrice d'espoirs de paix, de délivrance et d'émancipation que nourrissent l'attente d'une défaite allemande et l'arrivée des soldats américains. Sans aucune possibilité d'y échapper, ce conflit représente un fardeau accablant que la société algérienne a porté sur les plans humain, social et économique où l'accoutumance morose à la misère, aux privations et aux sacrifices physiques devient la norme face à un destin déjà scellé.

Quant aux œuvres de Yasmina Khadra et de Kateb Yacine, elles retracent de façon particulière les répercussions de faits réels tels que le débarquement des Alliés, l'opération Catapult et les massacres du 8 mai 1945, vécus dans la douleur, la confusion et la désillusion. L'ensemble de ces textes devient alors une forme de résistance à l'oubli et une consécration des sacrifices d'un peuple trahi. La diversité des tons, des styles et des visions des trois écritures fonde les traits d'une mémoire littéraire plurielle d'un pays tiraillé entre sa propre destinée coloniale et les aspirations mondiales d'émancipation anticolonialistes.

Conclusion

Affirmer que les œuvres littéraires algériennes d'expression française sont des signes historico-culturels, c'est reconnaître leur fonction anthropologique et leur rôle fondateur de sauvegarde de la mémoire collective d'une population plongée silencieusement dans les affres d'une Seconde Guerre mondiale que l'on croit, à tort, avoir épargné le territoire algérien. Toutefois, son implication tant sur le plan humain (enrôlement, répressions, violences) que symbolique (éveil de consciences nationales) s'est révélée perceptible à bien des égards.

¹⁹ Y. Kateb, *Nedjma*, Paris, Éditions du Seuil, 1956, p. 228.

²⁰ *Ibid.*, p. 227.

Le croisement de regards des trois écrivains, Mohamed Dib, Kateb Yacine et Yasmina Khadra, a démontré que leurs œuvres sont profondément marquées par une variété de genres (fictionnel, référentiel et poétique) racontant des récits polyphoniques traversés par l'injustice, la douleur et la quête d'émancipation. Loin d'être de simples écrits fictionnels, ces récits sont pleinement ancrés dans des réalités historiques et peuvent ainsi être considérées comme des sources à part entière dans lesquelles des interconnexions mémorielles se tissent et se donnent à lire perpétuellement.